Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 50 (1905)
Heft: 10

Artikel: Notes sur l'artillerie de campagne en Mandchourie [suite]
Autor: Berchem, P. van
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-338330

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NOTES

SUR

l'artillerie de campagne en Mandchourie

(SUITE)

Après avoir passé en revue les matériels à disposition des deux adversaires et jeté un coup d'œil sur les forces qu'ils ont pu mettre en ligne, tout au moins pendant la première année de la guerre, il ne faut pas oublier les grandes difficultés de transport qui ont dû être surmontées des deux côtés pour amener des effectifs aussi considérables en présence les uns des autres. C'est du côté russe que les difficultés ont été les plus grandes. Le débit limité du chemin de fer sibérien à voie unique, malgré les efforts énergiques qui ont été faits pour augmenter son rendement après la déclaration de guerre, n'a jamais permis aux russes de regagner la supériorité numérique qu'ils avaient perdue dès le début de la campagne. Tout au plus ont-ils réussi à atténuer leur infériorité. Rappelons qu'à la première rencontre sur le Yalou, 15,000 Russes avec 46 pièces ont été attaqués par 56,000 Japonais avec 258 pièces et peu après à Wa-fan-gou 30,000 Russes avec 94 pièces le furent par 42,000 Japonais avec 200 pièces. A ce moment, les Russes ne disposaient pas encore de la pièce à tir rapide, ou du moins les quelques batteries qui les possédaient perdirent la plus grande partie de ce matériel sur le Yalou. Le défaut de puissance de la pièce japonaise a été souvent compensé par sa mobilité qui lui a beaucoup facilité l'accès de ses positions et lui a surtout permis de se déplacer lorsque l'artillerie russe ne pouvait en faire autant. Cette supériorité s'est affirmée tout spécialement dans le terrain très accidenté où ont eu lieu les premières rencontres. Là, les Japonais avaient encore l'avantage de posséder une proportion importante d'artillerie de montagne, tandis que les Russes en avaient à peine quelques batteries. Plus tard, lorsque l'artillerie

russe fût munie de son nouveau matériel, que l'augmentation de ses effectifs fût venue diminuer son infériorité numérique du début et que le terrain dans les plaines de Liao à Moukden lui fût devenu moins défavorable, elle pût accepter la lutte dans des conditions plus égales, mais sans parvenir toutefois à jouer un rôle prépondérant. Sur deux points, l'instruction et la force morale, l'artillerie russe, (comme les autres armes du reste), ne rattrapera pas l'avance qu'à sur elle son adversaire.

La guerre actuelle s'est chargée de mettre en relief toute l'importance de ces deux facteurs qui, trop souvent, quand on cherche à estimer les forces des belligérants à l'avance, sont beaucoup trop négligés.

Voyons pour l'instruction d'abord; parmi les soldats russes, les illettrés sont nombreux tandis que tous les soldats nippons savent lire et écrire, puisque tout enfant au Japon en sait déjà autant. Sur cette base solide le soldat du Soleil-Levant a été instruit aussi bien que dans les meilleures armées européennes et dans tous les détails, ce qui caractérise l'esprit méticuleux de son pays, où l'on n'abondonne rien à l'improvisation. Dans les cadres, les différences sont aussi importantes; même supériorité de préparation à la guerre du côté japonais, l'officier connait à fond son métier. Sobre, menant une vie très simple, et sans luxe, il ne s'est occupé de rien en dehors de son rôle de chef et son prestige sur la troupe est considérable.

Pour l'artillerie comme pour l'infanterie, une des parties les plus importantes de l'instruction est sans contredit celle du tir. Les Japonais l'ont particulièrement soignée. Tout le monde sait ce qu'ils ont su en tirer, par exemple sur mer, dans le désastre qu'ils ont infligé à Tsu-schima à la flotte russe. Le correspondant du *Times* [1]) a relevé combien les artilleurs japonais se sont montrés meilleurs tireurs que les Russes, soit dans le pointage, soit dans le réglage du tir, et plus habiles également dans l'art de se cacher et de choisir leurs positions. C'est, dit-il, grâce à ces qualités que les Japonais ont compensé l'infériorité de leur matériel vis-à-vis de la pièce russe. Cet observateur se demande ce qu'il serait arrivé à Liao-Yang si les Japonais avaient eu les pièces russes et les Russes les pièces japonaises? Ainsi la bonne instruction des Japonais a suffi à racheter l'infériorité de leur bouche à feu.

[1]) *Times* du 1er décembre 1904.

Or pendant une campagne, même de deux ans, le fond de l'instruction d'une armée ne peut être modifié. On peut acquérir l'expérience pratique de la guerre, mais cette expérience s'acquiert des deux côtés en même temps et si l'un des partis a chance de prendre l'avance sur l'autre, il y a tout à parier que ce sera le plus instruit et le mieux préparé.

De même pour la force morale: cette guerre est considérée par tout Japonais comme une guerre nationale; il s'agit de l'avenir de l'Empire du Soleil-Levant; c'est une question de vie ou de mort pour lui. Le paysan russe ne sait guère où est la Mandchourie et pas très bien ce que c'est que le Japon; l'immense majorité des classes supérieures se désintéresse même complètement de la question d'Extrême-Orient. A ces traits, il faut encore ajouter l'esprit dont l'armée japonaise tout entière est animée, cet état d'âme de l'ancienne caste noble et guerrière des samouraïs, qui met au-dessus de tout le patriotisme, l'honneur et le mépris de la mort. C'est là que se trouve tout le secret de l'esprit offensif remarquable de l'armée qui en toute circonstance, malgré les pertes, malgré la longueur de l'effort considérable que doit nécessiter une bataille de huit jours, a inspiré l'offensive tactique des combats comme l'offensive stratégique et diplomatique de la campagne.

Ainsi dès le début, les Japonais ont l'étincelle, les Russes n'ont ni la foi, ni l'enthousiasme de leur cause. A cela, dans la suite, vient s'ajouter, pour les premiers, la griserie de la victoire et du succès, et pour les seconds, malgré toutes les qualités remarquables de résistance qu'on ne peut se refuser à reconnaitre à l'armée russe, le découragement que doit entraîner nécessairement les revers et la retraite.

Ces considérations ne s'appliquent pas uniquement à l'artillerie, mais à l'armée entière; nous avons tenu à les rappeler en quelques mots, parce que pour bien examiner un détail dans un tableau, il importe de bien connaître auparavant les traits généraux de ce tableau.

Ceci dit, revenons à nos batteries.

Constatons tout d'abord que les appréciations qui ont été portées sur l'importance du rôle joué par l'artillerie n'ont pas toujours été concordantes. C'est ainsi que le général Rohne a qualifié d'importante l'action de l'artillerie et tout spécialement celle de l'artillerie japonaise. Nous trouvons plus tard un son de

cloche différent, dans un article intitulé « Moderne Artillerie » [1]) qui, en citant des lettres de témoins oculaires, constate le peu d'effet du tir de l'artillerie, article sur lequel nous reviendrons plus tard.

La divergence de ces appréciations semble toutefois provenir bien plus de la diversité des faits observés à des moments différents de la campagne que de jugements opposés portés sur les mêmes faits. En somme l'action de l'artillerie paraît avoir été moins marquante et moins décisive dans la seconde partie de la campagne que dans la première. Pour être juste, il faut reconnaitre que la marche de plus en plus plus lente du combat a été un fait général et qu'on ne saurait en attribuer la cause uniquement à l'artillerie. Les premières rencontres ont été liquidées en un jour ou deux au plus, les dernières ont demandé plus d'une semaine. Cette augmentation de la durée de la bataille provient de plusieurs causes. Nous pouvons mettre en première ligne l'égalisation des forces des deux adversaires. On ne retrouvera pas plus tard une disproportion des effectifs aussi grande que celle constatée sur le Yalou. Faute de supériorité numérique marquée d'un des partis, le combat est devenu un combat d'usure. Sa durée de plus en plus longue doit être aussi attribuée, croyons-nous, à la modification de la tactique des différentes armes sur le champ de bataille, modification amenée par l'expérience pratique de la guerre et qu'il est facile de constater en comparant les récits des témoins des premières batailles à ceux des dernières. Les attaques brusquées au début, comme à Kin-chou, ont coûté cher au vainqueur. S'il est animé du plus beau mépris de la mort, s'il a derrière lui au pays toutes les réserves d'hommes nécessaires, il n'en reste pas moins que les cadres de son armée sont limités et qu'on ne saurait les reformer en un jour si on continuait à les sacrifier sans compter. Aussi, la campagne que le Japon a commencée avec des règlements très semblables à ceux d'Europe et comme une manœuvre à l'européenne, change-t-elle petit à petit d'aspect. Les fronts, comme une durée de l'action, ont une tendance à augmenter; on cherche les abris, on tire de loin, et pour ne pas trop s'exposer aux armes modernes on se rapproche à couvert quelque soit le temps qu'il faut y consacrer. Comme chacun des adver-

[1] *Allgemeine Schweizerische Militair-Zeitung*, 21 janvier 1905.

saires recourt aux mêmes moyens, ni l'un ni l'autre ne voit rien ou presque rien, de là souvent de l'incertitude et de nouveaux délais.

Plus les mois ont passé et plus on a eu recours à l'espace et au temps. A l'époque de la bataille de Liao-Yang, les Japonais en sont arrivés à ce que M. Kann [1]), correspondant du Figaro à la suite du général Oku, a qualifié d'école du mouvement abrité.

Il ne saurait rentrer dans le cadre de cet article de refaire l'historique de la campagne, ni même d'énumérer les différents combats en recherchant les effectifs qui ont pu être opposés l'un à l'autre; les chiffres seraient beaucoup trop incertains. Reprenons simplement les récits de quelques témoins oculaires. Après les avoir résumés, nous chercherons à en dégager les points qui paraissent les plus intéressants pour l'artillerie.

Combat de Jan-se-lin (17 juillet 1904). [1])

Voici par exemple les observations qu'a pu faire M. Guido Pardo.

« De toute la journée, les Russes ne purent jamais être fixés sûrement sur l'emplacement des batteries japonaises. On voyait bien par places quelques traces de fumée qui auraient pu faire croire à la présence de celles-ci, mais les Russes semblaient croire à des ruses japonaises destinées à les induire en erreur sur la position réelle de leurs batteries.

» Le feu des Japonais était intermittent. Après une violente canonnade contre une position déterminée, il y avait une pose et ils en profitaient généralement pour changer de position, employant exclusivement le tir indirect.

» L'artillerie russe au contraire restait constamment sur les positions qu'elle avait occupées au début. Il faut dire qu'elle ne pouvait guère se mouvoir en dehors des routes et que les positions occupées n'avaient pu l'être que très péniblement et en utilisant les voies d'accès établies à l'avance par le génie.

» Les Japonais utilisaient un obus brisant très efficace, mais dont l'espace dangereux était très limité. Chez les deux partis

[1] *Revue de Paris,* 15 fév. 1905.

[2] *Rivista di artiglieria e genio,* janv. 1905.

le feu s'exécutait par l'aile, jamais par salve; assez rapide chez les Russes et plus lent chez les Japonais.

» Chez ces derniers, la surveillance exercée sur le champ de bataille était tout à fait remarquable ainsi que la facilité avec laquelle le feu était immédiatement dirigé sur un point donné. On peut dire qu'ils ne tiraient jamais sans un but précis et que jamais un but précis n'échappait à leur observation.

» De même on ne pouvait s'empêcher d'admirer la vivacité et l'agilité déployées par l'infanterie japonaise dans son attaque.

» La manière dont celle-ci fut conduite témoignait hautement en faveur de l'instruction et de la discipline de la troupe. Comment s'expliquer sans cela la rapide infiltration de petits groupes de 50 à 100 hommes qui, tout en marchant d'une façon indépendante les uns des autres, étaient en somme guidés, par une impulsion unique, dirigés vers le même but, sans désordre, sans hésitation, et simultanément par des accès différents. »

Le témoin termine par la remarque qu'il ne croit pas aujourd'hui qu'une batterie puisse montrer ses avant-trains à portée du fusil ennemi.

Combat de Da-tschi-tsiao (24 juillet 1904)[1].

L'article suivant, du lieut.-colonel Patchenko, un des principaux acteurs de la lutte, a paru dans le *Messager de l'armée russe de Mandchourie*. Bien que très résumé ici, il est intéressant parce qu'il caractérise clairement l'évolution tactique de l'artillerie russe au cours de la guerre.

Ce jour-là, la valeur du nouveau canon de campagne M. 1900 récemment arrivé se révéla.

« Dans les batailles précédentes, à Wa-fan-gou par exemple, les travaux de défense avaient été préparés à l'avance et on en avait vu les inconvénients. Leur situation avait pu être reconnue par les Chinois ou par les éclaireurs japonais, et le tir ennemi avait été vite et bien réglé.

» A Da-tchi-tsiao, les Russes procédèrent autrement. Deux batteries furent installées à 530 mètres en arrière de la crête et à 26 mètres en contrebas de celle-ci, aussi ne pouvaient-elles battre le terrain en avant qu'à partir de 2300 mètres. A l'avance, les emplacements n'avaient été que repérés, ils furent construits

[1] *Revue d'artillerie*, fév. 1905. *La France militaire*, 25 nov. 1904.

au dernier moment. Les Japonais ouvrirent le feu avec trois batteries et les Russes répondirent. Moins d'une demi-heure plus tard, divers groupes isolés de 1, 2 à 3 batteries ennemies se montrèrent, et bientôt au nombre de 13, elles concentrèrent leur feu sur nos positions. Leur tir très juste endommageait fortement les retranchements d'infanterie établis sur le versant extérieur de la colline. En général dans ce tir, après chaque salve d'obus percutants, les Japonais envoyaient plusieurs salves de shrapnels. Ils étaient évidemment persuadés que notre artillerie occupait 12 emplacements établis sur la crête, car ils concentrèrent sur eux un feu intense d'artillerie. Constatant que celui-ci ne ralentissait en rien notre tir, ils commencèrent à battre tout le versant situé du côté de nos batteries, mais sans arriver jusqu'à elles.

» Les Japonais se préoccupent beaucoup de l'emplacement à faire occuper aux observateurs et à ceux qui dirigent le tir de l'artillerie; ils les placent le plus souvent en dehors de la zone d'action de notre feu, en arrière du front ou sur le flanc. Pour tirer contre les officiers ennemis chargés du même service, ils ont l'habitude de détacher des batteries spécialement dans ce but. »

L'auteur fait ressortir combien il est avantageux avec le nouveau matériel de pouvoir, grâce à son appareil de pointage facilitant le tir indirect, occuper des positions à couvert et mettre ainsi le personnel à l'abri.

« Le procédé des Japonais est caractéristique; sur 13 batteries disponibles ils en mettent d'abord trois en action, ils les installent complètement à découvert, mais hors de portée de nos shrapnels, et ouvrent le feu avec des obus allongés, cherchant à dévoiler nos positions. Au début de la guerre ce procédé réussit, parce que nous n'avions pas d'instruments pour mesurer la distance des batteries, mais depuis l'adoption du télémètre du capitaine Aubry, nous ne répondîmes plus au feu de batteries aussi éloignées. Quand autrefois les Russes donnaient dans le piège, les Japonais, à la faveur du bruit, faisaient avancer la masse principale de leur artillerie, et l'orientaient d'habitude fort exactement. Puis ils concentraient à la perfection le feu d'unités réparties sur un front large et par conséquent peu vulnérable, et infligeaient des pertes sérieuses à nos batteries, parce que celles-ci, ne possédant pas les appareils de pointage per-

fectionnés permettant de tirer depuis des positions parfaitement défilées, restaient exposées à leur vue.

Dernière remarque : « les Japonais ouvrent très lentement le feu. »

A ce récit on peut ajouter le renseignement suivant, relatif au même combat [1]: Une batterie russe a tenu 15 heures contre 6 batteries japonaises, grâce à son défilement et au tir indirect, soit de 6 heures et demi du matin à 11 heures du soir; elle a consommé pendant ce temps 4178 projectiles ou 522 coups par pièce, en moyenne 35 coups par pièce et par heure. Ses pertes ont été de deux hommes et 6 chevaux tués, 38 hommes et trois chevaux blessés.

Attaque de Chio-chan-pou devant Liao-Yang par les 3me et 5me divisions japonaises (29-30 août 1904) [2].

L'attaque de Liao-Yang commença le 25 août par la marche concentrique des 3 armées japonaises et ce ne fut que dans la nuit du 3 au 4 septembre que le général Kuropatkine se décida à se retirer de Liao-Yang. L'armée du centre sous le général Oku eut à attaquer les lignes de Chio-chan-pou du 29 au 31 août.

« Ces lignes, au sud-ouest de Liao-Yang, s'étendaient sur 4 kilomètres dans la direction nord-ouest sud-est, avec leur droite au chemin de fer. Le génie russe les avait mises en état de défense avec soin. Toutes les collines étaient sillonnées, légèrement en avant des crêtes, par des éléments de tranchée; des défenses accessoires, multiples et puissantes, complétaient ces ouvrages à une distance moyenne de 100 mètres en avant des tranchées. Réseaux de fils de fer et de ronces artificielles, trous de loup simples ou avec pieux, fougasses à mise de feu électrique, tout avait été utilisé pour donner à ces positions un aspect formidable. Néanmoins on pouvait relever de nombreuses imperfections. On avait négligé de recouvrir de mottes gazonnées les parapets; ils étaient très visibles à 5 kilomètres. Autre erreur non moins grave: le génie a l'habitude de protéger les réseaux de fils de fer contre les coups percutants de l'artillerie

[1] *Revue d'artillerie*, janv. 1905.

[2] Reginald Kann, Les théories tactiques de la guerre actuelle. *Revue de Paris*, 15 févr. 1905.

par une banquette de terre; mais il faut veiller à ce que cette banquette présente un plan très peu incliné du côté de l'ennemi afin de ne pas lui fournir d'abri. Cette précaution élémentaire n'avait été prise nulle part; c'est par un talus à double revers qu'on avait préservé les abatis et les trous de loup. Enfin la gauche de la position qui était justement la partie la plus faible n'avait que de mauvaises tranchées creusées par l'infanterie. L'effectif de l'infanterie russe qui fut chargée d'occuper ces lignes n'a pu être déterminé, mais d'après les piles de cartouches retrouvées, on a pu constater que les soldats avaient été assez nombreux pour être serrés au coude à coude dans les tranchées, nouvelle faute qui montre que les Russes ignoraient le principal enseignement de la guerre africaine. Ils ne dégagèrent pas non plus suffisamment leur champ de tir, puisqu'ils n'avaient fauché les nombreuses cultures de sorgho, qu'à 50 mètres en avant des défenses accessoires. Or ces cultures atteignant 3 mètres et demi de hauteur constituaient d'excellents masques pour l'attaque. L'artillerie de la défense consistait en 7 batteries, soit 56 pièces, toutes placées en arrière des collines, de façon à ne pouvoir exécuter que du tir indirect. »

Pour l'attaque les 3e et 5e divisions japonaises disposaient de 10 régiments à trois bataillons, soit 20,000 hommes environ et 108 canons (36 pièces de campagne de la 3e division, 36 pièces de montagne de la 5e division, 36 obusiers de la territoriale avec de vieilles pièces de bronze adhérant à une plateforme).

La cavallerie détachée sur la droite ne joua aucun rôle dans l'action, ainsi que les divisions de gauche (4e et 6e) qui se bornèrent à un combat traînant, au delà du chemin de fer, dans la plaine du Liao.

Dans la nuit du 29 au 30 août les deux divisions japonaises se rapprochèrent de la position, la 3e à gauche dans un terrain de plaine couvert de gaolian (sorgho), la 5e à droite dans un terrain plus montueux. Les batteries de montagne de cette division s'établirent sur deux sommets; toutes les pièces étaient défilées en arrière des crêtes, comme dans l'artillerie adverse, dans l'impossibilité d'exécuter aucun tir direct.

« Aux premières lueurs de l'aube, à 5 heures et demie, le duel d'artillerie commença sur toute la ligne. Les batteries de montagne japonaises étaient groupées sur les hauteurs, les batteries de campagne au contraire (qu'on avait renforcées de plusieurs

batteries provenant de la brigade indépendante) se trouvaient éparpillées dans la plaine, en arrière de l'infanterie. Elles procédaient également à un tir indirect et se dissimulaient derrière le gaolian, presque toutes dans le voisinage des villages. Cette disposition procurait un meilleur abri aux attelages rassemblés derrière les maisons; de plus, les arbres qui entourent les habitations offraient d'excellents observatoires aux officiers chargés de régler le tir des pièces. Les batteries d'obusiers de la territoriale, arrêtées par l'état des chemins, n'arrivèrent que dans l'après-midi. On les groupa dans le fond de la vallée, en arrière des pièces de la 5e division, d'où elles tiraient à très grand angle par-dessus les hauteurs. Leur tir était corrigé par des observateurs placés sur le sommet des collines et reliés aux batteries par le téléphone.

» Ce duel d'artillerie se poursuivit pendant toute la journée du 30, sans grands résultats; l'emplacement des pièces de la 5e division ne fut jamais découvert par l'artillerie russe, qui fut un peu plus heureuse contre les batteries de la plaine, grâce au procédé de tir qu'elle employa. Il consistait à fouiller méthodiquement et à battre une zone de terrain, en exécutant du tir progressif par salves de batteries. Bien des salves étaient perdues, mais de temps à autre une d'entre elles éclatait au-dessus de l'objectif et causait des pertes. Des deux côtés, d'ailleurs, on ne tira que par salves de batteries. L'absence d'objectifs suffisants et la nécessité d'économiser les munitions firent dégénérer le feu en un bombardement régulier et lent sans permettre de donner au tir toute la rapidité que pouvait fournir le matériel en service. La rafale, dont il a été si souvent parlé depuis l'adoption des pièces à recul sur affût, n'a jamais pu être employée. »

Le 30, l'infanterie de la 3e division, à gauche, resta toute la journée dans les tranchées qu'elle avait établies sans bouger d'un pas; l'infanterie de la 5e division, à droite, ne progressa que fort peu. Le 31, au matin, le maréchal Oyama, prescrivit d'enlever la ligne de Chiou-chan-pou avant la nuit.

« Le 31, vers 8 heures du matin, l'artillerie, renforcée par le reste des batteries de la brigade indépendante, couvrait les tranchées russes d'un ouragan de projectiles pour faciliter l'assaut. L'infanterie japonaise attendait, dans les abris creusés à mille mètres environ de la position, l'ordre de se porter en avant. »

Puis vient la description très intéressante de l'attaque. Elle commença à midi et se fit par la méthode d'infiltration, c'est-à-dire par groupes isolés de 12 à 20 hommes, qui gagnèrent, sans tirer un coup de fusil, l'abri du parapet de terre maladroitement élevé par les russes pour protéger leurs fils de fer. De là partit l'assaut à la bayonnette. Une partie de la ligne fut ainsi enlevée et l'autre, qui avait tenu bon, fut évacuée par les Russes pendant la nuit.

L'auteur présente les observations suivantes sur l'artillerie : il a été surpris de ce que l'artillerie japonaise n'aie pas soutenu l'attaque de son infanterie jusqu'au bout et ait cessé le feu dès que l'infanterie fut arrivée à mi-chemin. On ne peut attribuer cette abstention qu'à la crainte de tirer sur ses propres fantassins à cause de la trop grande dispersion des fusées, comme ce serait arrivé, paraît-il, au Yalou et à Wa-fan-gou. Le lendemain, des équipes d'infanterie chargées de relever l'emplacement des obus non éclatés en trouvèrent un grand nombre. Leur qualité était donc médiocre. Si les obus fusants ne valaient pas mieux, la prudence des artilleurs est très compréhensible.

L'artillerie russe, de son côté, fut dans l'impossibilité, à cause de l'angle de chute trop considérable, de battre le glacis où s'avançait l'infanterie ennemie. Son rôle se borna, pendant l'attaque, à tirer quelques dernières salves contre les batteries ennemies qui ne répondirent pas. Toutes les pièces russes furent sauvées.

L'auteur ayant demandé au colonel Nagata, commandant l'artillerie de la 5e division, pourquoi l'artillerie japonaise n'exécutait jamais que du tir indirect. « La raison est simple, dit en souriant le colonel, parce que le tir direct est devenu complètement impossible. Avec la rapidité de tir des pièces russes, les nôtres seraient vite hors de combat si l'ennemi parvenait à en découvrir l'emplacement. En un mot, montrer une batterie, c'est la détruire ».

« Je m'étonnai également du bombardement lent et, selon moi, prématuré que l'on avait dirigé, le 30, contre les lignes russes, apparemment avec une efficacité médiocre. « Votre observation, répartit mon interlocuteur, est tout à fait exacte. L'effet matériel sur l'ennemi est presque négligeable. Ne croyez pas que nous ayons ainsi vidé nos caissons en pure perte ; l'effet moral produit a été considérable pour l'ennemi et pour nos propres

troupes. Soyez persuadé que les nerfs des défenseurs, forcés de se terrer derrière des parapets à chacune de nos salves, ont été fortement secoués après un jour et demi de cet exercice, et qu'au moment de l'assaut, la précision de leur tir s'en est ressentie. »

Destruction du 2e groupe de la 9e brigade d'artillerie russe.

(14 octobre 1904 [1])

Le capitaine Kraskow a décrit cet épisode dans le *Ruskii Invalide*. Il s'est passé pendant l'attaque du village Cha-ho-pou, défendu par la division russe Gerchelmann.

« Les trois batteries avaient occupé, le 13 octobre au soir, des emplacements construits en avant du village de Cha-ho-pou. Elles étaient au complet avec leurs 8 pièces, les avant-trains et les caissons. Le groupe, commandé par le colonel Obolenski, avait un soutien de trois compagnies. Des fractions de la division Gerchelmann occupaient une hauteur et un village en avant des batteries. Elles y combattaient sans interruption dès le 9 octobre et, depuis deux jours, n'avaient pu prendre aucun repos. Les batteries avaient tiré toute la journée du 13 sur le village de Khoutkhouai fortement occupé par les Japonais. Le soir, le groupe fut informé que l'ennemi avait concentré ses forces derrière cette localité et qu'il fallait s'attendre à une attaque de nuit. La troupe bivouaqua à côté des pièces ; celles-ci furent chargées avec des boîtes à mitraille, les voitures restèrent attelées et à proximité immédiate. Le personnel était réparti en deux poses dont l'une veillait pendant que l'autre se reposait. Le soutien avait organisé quelques postes de sûreté en avant des batteries. Il faisait froid et la lune brillait au ciel. A 3 heures, on entendit la fusillade et chacun occupa son poste. C'était l'attaque de nuit attendue. Le colonel Obolenski fit retirer les cartouches à mitraille et tirer à shrapnels sur le village occupé par l'ennemi et le terrain immédiatement en avant en utilisant les hausses 50-65. Puis il se fit un silence. L'attaque avait-elle été repoussée? A 4 h., le feu reprit avec vigueur sur la hauteur en avant et l'on eut l'impression nette que le combat s'approchait. Les batteries tirèrent quelques salves avec l'élévation 40

[1] *La France militaire*. Décembre 1904.

et se turent. Après une fusillade d'une demi-heure, il se produisit un nouveau silence, mais un silence angoissant pour les batteries. Aussi ce fut presque un soulagement quand, l'aube commençant à poindre, on put distinguer vaguement le terrain en avant. La cuisine roulante d'une compagnie du soutien venait d'arriver; les hommes quittèrent les emplacements de pièces bien aise de pouvoir se réchauffer avec du thé chaud. Nouvelle fusillade dans le village en avant, nouvelle salve des batteries avec hausse 40, nouveau silence de quelques minutes. De l'infanterie russe en retraite traverse les batteries, le colonel lui donne l'ordre de s'arrêter. Tous les officiers avaient le regard tendu en avant pour chercher à deviner ce qui se passait. Soudain apparut dans le brouillard une ligne grise qui s'avançait rapidement contre les batteries, elle était suivie d'autres lignes plus en arrière. Bientôt on distingue les hommes et on croit apercevoir les coiffures blanches de l'uniforme russe. — Colonel, ce sont les Japonais ! s'écrie un soldat — Non, c'est notre infanterie ! répond le colonel en sautant dans le fossé pour écrire un rapport où il annonçait à son chef qu'il considérait sa position comme trop dangereuse. A ce moment un lieutenant du soutien, persuadé que ce sont les Japonais fait ouvrir le feu contre eux. Le colonel lui intime l'ordre de le suspendre, puis il fait tirer les batteries avec une faible hausse contre les lignes visibles tout en arrière. Pendant ce temps les tirailleurs s'avancent toujours. — Ce sont les Japonais, disent les uns. — Ce sont les Russes, disent les autres, voyez les coiffures blanches de nos régiments. A 150 mètres, il devient évident que ce sont les Japonais, le commandement de « Feu rapide ! » retentit, mais trop tard ! Le soutien d'infanterie se précipite dans les intervalles des pièces et ouvre le feu ; les Japonais y arrivent presque en même temps. Le colonel Obolenski tombe un des premiers, il peut encore donner l'ordre d'emporter les appareils de fermeture et de pointage. Dans les deux batteries de gauche où l'on essaye d'amener les avant-trains, tous les chevaux tombent ; dans la batterie de droite, seule, où les Japonais pénètrent un peu plus tard, les attelages échappent et les coins et hausses sont sauvés. Les pertes en personnel dans les batteries et le soutien furent considérables ».

(A suivre).

P. van Berchem,
lieutenant-colonel d'artillerie.